

BEETHOVEN Ludwig van

Né à Bonn, le 15 décembre 1770
et mort à Vienne le 26 mars 1827

Son père Johann (1740 – 1792), ténor à la chapelle de l'Électeur de Cologne, était lui-même fils d'un maître de chapelle de l'Électeur, né à Malines et établi à Bonn ; il avait hérité de sa mère une propension à la boisson, qui s'accroît jusqu'à la déchéance dans les dernières années de sa vie. La mère de Ludwig, M.M. Keverich (1746 – 1787), fille de cuisinier, était au contraire douce et bonne. Elle eut sept enfants, dont trois seulement vécurent : Ludwig, Kaspar et Johann Kaspar eut un fils, Karl (1806 – 1858) sujet assez médiocre, qui fut confié à la tutelle de l'oncle Ludwig. Beethoven fit des études générales sommaires qui ne semblent pas s'être poursuivies au-delà de l'âge de onze ans. Par contre, il manifesta très jeune des dons pour la musique, et son père lui apprit le piano, le violon et l'orgue. À neuf ans, il était confié à Christian Neefe, organiste et compositeur, qui lui fit connaître les maîtres allemands du XVIII^e siècle depuis Bach et lui enseigna les règles de la composition, ses progrès furent si rapides qu'en 1784 il était deuxième organiste de la chapelle électorale. Un peu plus tard, il était altiste dans l'orchestre de la cour où l'on jouait Mozart, Cimarosa, Pergolesi, Gluck, Paisiello. En 1787, l'Électeur envoie le jeune Beethoven à Vienne pour y travailler avec Mozart, mais il revint presque aussitôt pour voir mourir sa mère. Il ne retourne pas aussitôt à Vienne, mais en 1789, conscient peut-être des lacunes de sa culture générale, il s'inscrit à l'Université pour étudier la littérature et la philosophie allemande. Lorsque, cinq ans après la mort de sa mère, il perd son père, il a vingt-deux ans : il est le chef de famille livré à lui-même... ou plutôt à la protection d'amis dévoués parmi lesquels Madame von Breuning et le comte Waldstein. Il est alors à Vienne depuis un mois pour y travailler avec Haydn, qu'il avait connu en juillet à Bonn. Cet enseignement est complété deux ans plus tard par Albrechtsberger et Salieri. À cette époque, Beethoven est élégant, mondain, il courtise les filles au Prater. Muni de lettres d'introduction du comte Waldstein, il fréquente la haute société viennoise, dont il est très apprécié comme compositeur et pianiste ; c'est un remarquable improvisateur, qui déjà étonnait Mozart en 1787. Il est invité à droite et à gauche et, pour le reste, il vit de son talent (récitals, leçons, compositions, dédicaces...). En 1796, il fait une série de voyages à Nuremberg, Prague, Dresde, Berlin, puis il ne quitte pratiquement plus Vienne et ses environs.

Malgré les réserves d'une partie de la critique que déroule chaque œuvre nouvelle, le succès du jeune maître va grandissant ; il trouve des emplois bien payés et vend honorablement sa musique ; il a de nombreux amis dévoués et puissants, parmi lesquels la famille Brunswick, le prince Lichnowski, le prince Lobkowitz, l'archiduc Rodolphe, le violoniste F.A. Ries... N'eut été la surdité et les déboires occasionnés par son neveu, il aurait pu être un musicien et un homme comblé. Il faut faire la part de la légende dans ses malheurs sentimentaux, ses difficultés financières, sa solitude. En 1803, au théâtre An der Wien, il organise un grand concert (le Christ au mont des oliviers, les première et deuxième symphonies, le troisième concerto) qui lui laisse un bénéfice 1.800 florins (environ 14.000 francs d'aujourd'hui). En 1807, l'éditeur compositeur Clémenti achète les 3 quatuors opus 59, la quatrième symphonie, l'ouverture de Coriolan et le concerto de violon pour une somme équivalente à 25.000 francs 1964. Le comte Oppersdorf avait déjà payé 350 florins la dédicace de la quatrième symphonie. Enfin, en

1809, il obtenait de ses riches protecteurs une pension annuelle de 4.000 florins pour demeurer à Vienne et décliner l'offre que lui faisait Jérôme Bonaparte de se rendre à Kassel (par suite de la ruine de Lobkowitz et de la mort de Kinsky, il ne reçut en moyenne jusqu'à sa mort qu'un tiers de cette pension). On découvrit à sa mort qu'il avait mis de côté une somme d'environ 10.000 florins. En dépit de l'échec de *Fidélío* en 1805 dans une Vienne surchauffée où venait s'installer Napoléon, en dépit du succès médiocre d'un concert où furent donnés en première audition les cinquième et sixième symphonies et le concerto de piano (on comprend l'étonnement d'un public peu moderne devant tant de nouveauté), Beethoven devenait le plus célèbre compositeur d'Europe. Sa vie sentimentale fut certes moins heureuse que sa vie professionnelle, mais on ne peut guère tirer des conclusions d'une faillite amoureuse dont on connaît si mal le bilan et les investissements : il semble que Beethoven ait fort mal mené ses affaires de cœur et qu'il ait souffert de ses échecs autant dans sa vanité que dans sa sensibilité.

Le vrai grand drame de sa vie – mais il est de taille – fut incontestablement la surdité, dont les premiers symptômes se font sentir dès 1798-1799, et qui provoque le cri de détresse du « Testament d'Heiligenstadt » adressé à ses frères, document d'autant plus pathétique et humain que l'on peut voir par quelle extraordinaire volonté Beethoven a surmonté la dépression de cette année 1802 : entre 1804 et 1808, il compose la cinquième symphonie et la sonate « Appassionata », mais aussi le concerto de violon et la sixième symphonie. À la tragédie du silence extérieur qui l'opprime et l'humilie, viennent s'ajouter à partir de 1815, les interminables ennuis que lui causent la tutelle de son neveu Karl. C'est alors pourtant que commence l'époque de composition des plus grandes œuvres. Sa célébrité est universelle : il reçoit la visite de Rossini, de Schubert, de Weber et du jeune Liszt, âgé de onze ans. Mais il ne les comprend pas : indépendant, orgueilleux, misanthrope, il fait volontairement le vide autour de lui, en affichant brutalement les droits de son génie, et se réfugie sur les cimes de l'art. La *Missa Solemnis* et la neuvième symphonie obtiennent en 1824 un triomphe qui laisse indifférent cet homme supérieur. Plus encore peut-être que les derniers quatuors ou les dernières sonates, ces deux œuvres exceptionnelles exaltent dans une apothéose la noblesse de caractère et le génie de Beethoven. À partir de 1825, il est sans cesse malade (rhumatismes, douleurs d'estomac, jaunisse chronique) ; il meurt dans l'après-midi du 26 mars 1827 d'une cirrhose du foie. À ses obsèques, qui furent suivies par une grande foule, Czerny et Schubert figuraient parmi les porteurs de cierge. En 1888, ses restes furent exhumés et transportés au cimetière central de Vienne aux côtés de ceux de Schubert.